



### 3. Épreuve écrite

#### Méthode du commentaire de texte

► Essai de quelques poèmes chrétiens, sonnet IX, Jean de Sponde

##### Sonnet IX

Qui sont, qui sont ceux-là, dont le cœur idolâtre,  
Se jette aux pieds du Monde, et flatte ses honneurs,  
Et qui sont ces valets, et qui sont ces Seigneurs,  
Et ces âmes d'Ébène, et ces faces d'Albâtre ?

Ces masques déguisés, dont la troupe folâtre  
S'amuse à caresser je ne sais quels donneurs  
De fumées de Cour, et ces entrepreneurs  
De vaincre encor le Ciel qu'ils ne peuvent combattre ?

Qui sont ces louvoyeurs qui s'éloignent du Port ?  
Hommagers à la Vie, et félons à la Mort,  
Dont l'étoile est leur Bien, le Vent leur fantaisie ?

Je vogue en même mer, et craindrais de périr  
Si ce n'est que je sais que cette même vie  
N'est rien que le fanal qui me guide au mourir.

#### Phase n°2 : Construction du plan

L'observation de la colonne « interprétation » permet de dégager des constances et des convergences dans les effets de sens recherchés et obtenus par l'auteur. Ainsi, on peut remarquer que l'auteur exprime à plusieurs reprises et de manière différente son mépris vis-à-vis de ceux qui refusent de mourir et s'attachent au monde terrestre. Ces convergences d'effets déterminent les différentes parties du plan.

#### Illustration sur le sonnet IX

Le plan du commentaire de texte du sonnet IX de Jean de Sponde sera donc :

**Première partie : un monde instable et inconstant**

**Seconde partie : un monde d'apparence et d'illusions**

**Troisième partie : un réquisitoire contre ses contemporains**

#### Phase n°3 : Rédaction

Une fois le plan élaboré, on peut passer directement à la phase rédactionnelle, en commençant par l'introduction.

L'introduction comporte trois sous-parties :

- La contextualisation
- L'expression de la problématique ou de l'enjeu du texte
- La présentation des parties du développement

Or, cette présentation des axes du développement n'est possible que si le plan est déjà réalisé. L'exemple ci-dessous vous indique les différentes parties et sous-parties attendues. Attention, seule la mise en page permet de distinguer l'introduction du développement et de la conclusion, et de distinguer les différentes parties et sous-parties du développement. Un commentaire ne contient jamais ni titre, ni sous-titre, ni numérotation quelconque.

#### Le commentaire rédigé

[Introduction]

Le texte « *Qui sont, qui sont ceux-là...* » de Jean de Sponde est un sonnet qui reflète clairement la volonté du poète de remettre son destin entre les mains de Dieu. Le poète, dans le contexte difficile des guerres de religion du XVI<sup>ème</sup> siècle, a connu les affres de l'incertitude en se convertissant au catholicisme tardivement à la suite de son roi, Henri IV.

#### **[Contextualisation]**

Ce poème est antérieur à sa conversion et s'inspire des psaumes de la Bible. Il développe un questionnement spirituel dans lequel le poète condamne la vanité de ses semblables et au terme duquel il définit sa place dans le monde et expose sa conception de la finalité de l'existence. **[Enjeu du texte]**

Dans un premier temps, l'auteur peint les tentations du monde dans un style proprement baroque en montrant d'abord une vision du monde voué à l'instabilité puis en évoquant le Théâtre du monde. Dans un second temps, il oppose ceux qu'ils qualifient d'idolâtres, séduits par la vanité et son propre cheminement guidé par la piété. **[Présentation des axes]**

#### **[Développement – Première partie / Premier axe]**

A travers le poème de Jean de Sponde, une image du monde d'ici-bas, du royaume terrestre se dessine, dominée par l'idée d'inconstance, d'instabilité et d'incertitude.

Les trois premières strophes, (les deux quatrains et le premier tercet) sont composées de phrases interrogatives : ces questions sont rhétoriques, le poète a déjà identifié ceux qu'il dénonce, mais ce questionnement n'en traduit pas moins un sentiment d'incompréhension face à l'attitude de ses contemporains.

Les multiples antithèses, apparentes, entre « *valets* » et « *seigneurs* » ou entre « *ébène* » et « *albâtre* » ou entre « *hommagers* » et « *felons* » décrivent un monde fait de contradictions, où l'unité a disparu et où règne le chaos.

L'instabilité est également sensible dans les références à des symboles typiquement baroques qui traduisent l'inconstance : L'enjambement « *De fumées de Cour* » vient contredire la charge positive du nom « *donneurs* », en réduisant ces dons à des futilités intangibles et impalpables comme de la fumée. Le « *vent* » évoqué au vers 11 prend place dans une longue métaphore filée du voyage en mer. La mer est également une image de l'instabilité sous-entendue par le verbe « *périr* ». Or, le comportement des vaniteux est caractérisé par deux termes très péjoratifs qui suggèrent qu'ils ont perdu la raison : « *fantaisie* » et « *folâtre* », ce dernier mot étant doublement péjoratif du fait de son radical (fou) et de son suffixe. Ces Hommes se sont détournés de Dieu, car leur guide est le « *vent* », élément instable et capricieux par nature. Ils s'engagent dans une expérience dépourvue de sens comme le suggère le terme « *entrepreneur* », ce sont des aventuriers de l'existence qui perdent leur temps parce qu'ils sont insouciants et irréfléchis : le verbe « *s'amuse* » contient cette racine qui assimile son sujet à des souris qui restent le museau en l'air et perdent leur temps à des frivités.

Le poète compare les Hommes qui s'égarent et s'écartent des valeurs chrétiennes à des marins qui partent au large. L'étoile leur montre la voie vers les hauteurs et ils préfèrent naviguer vers le large dans une quête terrestre et matérielle qui les conduira à leur perte. L'étude des rythmes des vers renforce l'idée d'instabilité. Les quatre premiers vers, par exemple, sont des alexandrins, mais les coupes montrent des modulations rythmiques asymétriques comme entre le vers 1 (2/4/3/3), le vers 2 (2/4//2/4) et le vers 3 (3/3//3/3). Ces variations de coupe expriment donc l'inconstance du monde.

Cette inconstance n'est pas la seule caractéristique de ce monde séculier. L'autre trait dominant est qu'il est fait d'apparences et d'illusions. **[Transition]**

#### **[Développement – Seconde partie / second axe]**

Présenter le monde comme un « *theatrum mundi* » est un leitmotiv baroque qui explique pourquoi le poète recourt à des images dans ce sens.

Les synecdoques « *cœur idolâtre* », « *âmes d'ébène* », « *faces d'albâtre* » ou « *masques déguisés* » présentent les Hommes comme des êtres faux, hypocrites (= sous le masque) vivant dans l'illusion. La dernière périphrase « *masques déguisés* » renforce cette idée par

l'emploi d'un pléonasme. De plus, le vocabulaire de ces synecdoques constitue un champ lexical du théâtre et des apparences : « *faces, albâtre, masques, déguisés* » auquel il faut ajouter le mot « *troupe* ».

Ces figures assimilent le monde à une vaste comédie sociale dans laquelle les Hommes jouent des rôles mais ne sont jamais eux-mêmes.

Par ailleurs, le parallélisme de construction du vers 4 met en relief la double antithèse entre « *âmes* » et « *faces* » d'une part et « *ébène* » et « *albâtre* » d'autre part. Or, les âmes sont noires, alourdies par le péché de vanité et la véritable identité se dissimule derrière le fard de la poudre blanche (albâtre). La condamnation par le poète de ces comportements artificiels s'exprime aussi par l'utilisation des suffixes péjoratifs « *-âtre* » dans « *idolâtre* » et « *folâtre* » et par contamination dans « *albâtre* ».

Sponde raille les Hommes voués aux apparences trompeuses et aux déguisements mensongers. Ils se détournent de la vérité divine et sont prisonniers de leurs passions qui les assimilent à des fous. Le mot « *fumées* » précédemment mentionné renvoie également à ces jets de fumées qu'on diffusait sur la scène de théâtre des pièces baroques pour créer des effets scénographiques. En outre, le complément du nom « *de Cour* » implique que le cœur des apparences théâtrales est représenté par la cour du roi, sorte de microcosme de la société humaine où l'hypocrisie et la duperie règnent en maîtres.

Cette peinture sociale des mœurs séculières dominées par l'inconstance, les caprices, la vanité et le mensonge explique le ton accusateur du poète qui prend la parole à la manière d'un procureur au cours d'un procès. **[Transition]**

### **[Développement – Troisième partie / Troisième axe]**

Le poème peut être interprété comme un réquisitoire, c'est-à-dire un discours qui vise à accuser et à condamner la mentalité des contemporains, obéissant aux séductions illusoires du monde.

L'organisation rhétorique du poème repose sur l'anaphore de « *Qui sont...* », scandée avec véhémence pour mettre en accusation et montrer du doigt les idolâtres du monde. La polysyndète des vers 3 et 4 produit un effet d'accumulation qui contribue à cette même idée. L'emploi récurrent des démonstratifs sous forme de déterminant « *ces* » ou de pronom « *ceux-là* » est un héritage du latin « *iste* » qui servait à désigner l'accusé dans un procès de manière à le dévaloriser.

L'accusation du poète porte tout particulièrement sur les relations établis par les Hommes entre eux et envers la société. Cette relation se définit clairement par les notions de flatterie et de servilité comme le confirme le champ lexical correspondant : « *cœur idolâtre* », « *se jette aux pieds du monde* », « *flatte ses honneurs* », « *valets* », « *caresser* »...

Ce réquisitoire revêt un caractère universalisant, il s'agit d'impliquer le genre humain dans son ensemble ou du moins ceux qui se laissent aveugler par le règne du paraître. Ainsi, les pronoms employés restent volontairement imprécis, de même que les périphrases et les métonymies employées pour désigner les accusés. D'autre part, le temps verbal dominant est le présent de l'indicatif dont la valeur est de vérité générale : « *se jette, flatte, s'amuse...* ». La tonalité du sonnet est polémique, le poète s'y exprime avec des accents de mépris comme cela a déjà été montré avec les nuances péjoratives contenues dans de nombreux mots. Le mépris s'exprime encore dans les connotations de mots antithétiques comme « *hommagers* » et « *félons* » qui renvoient au contexte féodal et sous-entendent par là l'attachement des Hommes à un système politique qui favorise la servitude et instaure une hiérarchie sociale en opposition au message divin. De plus, l'antithèse formée par ces deux mots n'est qu'apparente car ils sont employés de manière métaphorique avec les deux compléments du nom « *à la vie* » et « *à la mort* ». Ces deux métaphores accusent les Hommes d'accorder plus de valeur à leur vie qu'à leur mort, plus de valeur aux possessions futiles et éphémères - cela est affirmé dans le vers suivant avec le G.N. « *leur bien* » - qu'au salut de leur âme.

A l'égarement général de ses contemporains, le poète oppose le contre-exemple de sa propre expérience personnelle dans un plaidoyer pour une existence pieuse, loin des tribulations terrestres.

La structure même du sonnet IX souligne l'opposition entre les errances impies des Hommes et le cheminement personnel de l'énonciateur. En effet, les trois premières strophes marquées par des interrogations indignées s'opposent au dernier tercet qui expose la vision du poète dans des phrases déclaratives et qui débute par l'affirmation de la première personne : le pronom « *je* » en début de vers est mis en relief et s'oppose aux nombreuses occurrences de la troisième personne du pluriel des vers précédents.

Le poète tient à clamer son mépris de la vie, terme qu'il fait rimer avec « *fantaisie* », ce qui signifie que le goût de la vie doit être considéré comme une extravagance, une folie. De même, on remarque qu'il oppose deux autres rimes riches : « *périr* » et « *mourir* », le premier mot évoquant une mort imprévue et accidentelle qui frappe ceux qui refusent de préparer leur mort en opposition avec le verbe substantivé (le) « *mourir* » qui connote une issue attendue et acceptée, la mort conçue comme un passage vers l'autre monde. D'ailleurs, selon un effet inverse, le poète associe dans le premier tercet, par la rime les mots « *port* » et « *mort* » puisqu'il juge, dans le cadre de la métaphore maritime, que la mort est comparable à un port qui représente la destination vers laquelle chaque humain doit tendre.

La négation restrictive « *n'est que* » au vers 14 vise à dévaloriser la vie ; la comparaison avec le « *fanal* », simple lueur au milieu de la tempête recherche le même effet, pour mieux mettre en relief le dernier mot du poème qui résonne comme le but à atteindre : « *mourir* ».

Ces assertions sont soutenues par la conviction profonde de l'auteur, celle-ci est perceptible dans l'usage répété de « *je* » mais aussi dans l'emploi du futur simple à valeur catégorique « *craindrai* ».

### **[Conclusion]**

La cible des attaques du poète est l'inversion des valeurs chrétiennes, traitée sur un mode baroque. Il déplore la propension de l'Homme à s'accommoder des caprices et des illusions du monde, à n'estimer que la vie et les biens matériels au lieu de songer au devenir de son âme et de suivre l'enseignement de l'Eglise. La lecture de ce texte peut faire écho à l'épisode biblique relatant l'adoration du veau d'or par les Hébreux qui se détournèrent de Dieu tandis que Moïse recevait les tables de la loi sur le mont Sinaï.

L'écriture paradoxale de Sponde aboutit à une vision dénigrante du monde qu'il partage avec d'autres poètes comme François de Malherbe ou Agrippa d'Aubigné, tandis que Montaigne affirme au contraire sa foi en la nature humaine.

Ainsi, le sonnet IX développe-t-il le retournement abrupt et déroutant pour le lecteur moderne : vivre c'est mourir.